Ceux sont des dessins à la mine grise, obscurcis par des thèmes hors série, cependant propres à notre commun collectif, vécu dans nos sociétés policées et presque aseptisées ! 24 ans. Issu du Kurdistan, en Irak, à Zakho où il est né, Genjo Selwa a connu les routes de l'immigration qui l'ont emmené à Calais, où il a passé quelques mois. Là, au cours de son séjour, son inconscient s'imprègne de quelques scènes devenues mémorables dans la pensée de l'artiste. Il les reproduira telles quelles ! Il en esquisse des ébauches qui deviendront vite de véritables dessins évoquant son exil dans des campements de fortune commentés à outrance par notre actualité nationale. Reproduisant des formes humaines efflanquées, recouvertes d'un linceul identique, comme pour marquer le sort commun qui est encore réservé à ceux qui sont forcés de s'exiler, pour survivre, les migrants ressemblent plus à des statues qu'à des humains ! On ne peut s'empêcher de songer à la photographie de Capa, prise sur les plages françaises, aux frontières espagnoles quand les réfugiés de la guerre d'Espagne marchaient hasardeusement vers la liberté -crurent-ils. On pourrait croire, d'ailleurs, que tous ses dessins sont identiques. Et on aura raison de le penser parce que cette similitude repose sur le droit de vouloir vivre libre. La misère humaine y est imposante par sa forme ; l'expression de ces galbes fantomatiques laisse l'effroi dominer leur dessein. Cette misère ne se distingue guère entre nation, entre mêmes peuples qui implorent la liberté (les éthiopiens de Mongistu qui marchaient dans les déserts brûlants étaient également vêtus d'une même cotonnade) ! La détresse y est perceptible dans les statures adoptées par les migrants qui incarnent des personnages éteints, figés parmi les arbres défeuillés, au centre d'une nature étrangement émasculée ! Des œuvres picturales qui témoignent du ressenti des êtres devenus soudainement apatrides, sans espoir d'aucun lendemain radieux. Leur regard est vide d'expression, statique presque extatique abandonné au destin ! On y lit la détresse du monde ! Il n'y en a qu'un pour tous, puisque la même vision les habite : celle de recouvrer un havre de paix où existe la liberté : celle de vivre. C'est un regard de migrant désespéré qui est porté sur ces dessins réalisés de façon naturelle, sans rechercher un embellissement de la matière humaine. Un coup de crayon incisif, façonné par des courbes, qui reflète aussi notre triste réalité. Un témoignage de l'intérieur qui se passerait presque de commentaire.

Jean Canal. Août 2017. Toulouse.